

N° 2.

13 JUIN 1925.

# LA PETITE ILLUSTRATION

## CINÉMATOGRAPHIQUE



REVUE PÉRIODIQUE PUBLIANT LES GRANDES ACTUALITÉS  
DE L'ÉCRAN



Une des incarnations de GASTON JACQUET dans

### LE BOSSU

d'après le roman de PAUL FÉVAL

*Film français des Établissements Jacques Haïk.*

---

*Aucun numéro de La Petite Illustration ne doit être vendu sans le numéro de L'Illustration portant la même date.*

---

ABONNEMENT ANNUEL

*L'Illustration et La Petite Illustration réunies : France et Colonies, 120 francs ; Etranger, 160 francs.*

---

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS (9<sup>e</sup>)

## LE BOSSU ou LE PETIT PARISIEN

Film de M. JEAN KEMM, d'après le roman de PAUL FÉVAL

Parmi tous les romans de cape et d'épée qui ont diverti et exalté des générations, *Le Bossu* est un des plus populaires. Paul Féval était déjà fort connu quand il le publia en feuilleton dans *Le Siècle*, en 1857, mais il ne pouvait sans doute prévoir la fortune qui attendait son héros. Ce fut la gloire universelle. L'œuvre, traduite dans toutes les langues, fit le tour du monde. En France, elle n'a cessé d'être éditée et rééditée, sous toutes les formes. En 1862, Paul Féval, avec la collaboration d'Anicet Bourgeois, tirait un drame de son roman et ce fut, pour la pièce de théâtre, le même triomphe. Qui ne connaît, aujourd'hui encore, les légendaires figures de Lagardère, de Passepoil et de Cocardasse, et la « botte de Nevers », et le défi magnifique: « Si tu ne viens pas à Lagardère, Lagardère ira à toi! »

*Le Bossu* équivaut, pour l'époque de la Régence, à ce que sont *Les Trois Mousquetaires*, pour le règne de Louis XIII. Le chevalier Henri de Lagardère, corps de fer, bras d'acier, cœur d'or, lame vivante, est un mousquetaire attardé au début du dix-huitième siècle. Il a le même panache, la même bravoure héroïque, le même culte sublime de l'honneur et du devoir. D'ailleurs l'imagination de Paul Féval est aussi riche que celle d'Alexandre Dumas. Les péripéties, les imbroglios qu'elle multiplie avec une déconcertante fertilité peuvent à peine se raconter. Cette fantaisie même n'empêche point, toutefois, une évocation pittoresque et, somme toute, assez exacte d'une atmosphère et d'une époque: les fêtes du Régent, les saturnales des financiers au temps où florissait le système de Law, forment un fond historique à cette suite inépuisable de duels, de guet-apens, d'enlèvements, de papiers volés, de témoins soudoyés, d'enfants supposés, de reconnaissances. L'innocence est persécutée par des traîtres odieux, une malheureuse femme passe dix-huit années à gémir et à pleurer, vingt fois le crime l'emporte, et toujours Lagardère, sous l'aspect du petit bossu de la rue Quincampoix, parvient à déjouer les ruses de ses ennemis, à réduire à néant leurs machinations et, dans l'instant même où tout semble définitivement perdu, à faire éclater la vérité et à châtier les coupables!

Un tel sujet était voué au cinéma. Il lui offrait toutes ses ressources de mouvement et de mise en scène. Cependant, il risquait aussi de l'entraîner outre mesure dans le dédale de ses complications romanesques. Un juste milieu a été gardé en donnant à toute l'intrigue une sorte d'unité psychologique, fondée sur le sens de l'honneur et de la droiture chez Lagardère.

Ce sont les Etablissements Jacques Haik, auxquels l'on ne devait guère, jusqu'ici, que l'exploitation de films américains, qui ont pris l'initiative de porter à l'écran *Le Bossu*. Le scénario et la mise en scène sont l'œuvre de M. Jean Kemm, qui s'est adjoint, pour le découpage littéraire, M. Jacques Marcel. Il n'est pas nécessaire de présenter longuement, aux amateurs de cinéma, M. Jean Kemm. Après une carrière d'acteur qui avait été brillante, au Théâtre Antoine, à l'Odéon, au Théâtre Sarah-Bernhardt, à la Porte-Saint-Martin, à l'Ambigu, il s'est consacré tout entier à l'écran, comme artiste, d'abord, pour la Société Cinématographique des Auteurs et Gens de lettres, puis, presque aussitôt, comme metteur en scène, soit pour cette même firme, soit pour Pathé-Consortium. On lui doit *Madeleine*, *Honneur d'artiste*, *Le Dédale*, *La Comtesse de*



M. Jean Kemm. — Phot. G.-L. Manuel.

*Sommerives*, *L'Obstacle*, *André Cornélis*, *L'Enigme*, *Le Destin est maître*, *Miss Rovet*, *Hantise*, *Micheline*, *La Ferme du Choquart*, *Ce pauvre Chéri*, puis *Vidocq*, créé par lui jadis chez Sarah-Bernhardt, et qui fut son premier film à épisodes, avant *L'Enfant-Roi* où s'attestèrent ses dons de sensibilité, de vraisemblance psychologique et de vérité historique.

Depuis *Ce pauvre Chéri*, M. Jean Kemm a trouvé une collaboration aussi intelligente que dévouée en sa femme, M<sup>me</sup> Henriette Kemm, elle-même fille d'artiste et élève de Leloir, dont l'aide lui a été particulièrement précieuse dans *Le Bossu*.

Ce dernier film, qui a demandé toute une année de travail, a été tourné en partie au Studio d'Epinau, mais aussi à Chartres, où l'ancien évêché a servi de cadre à l'Hôtel de Nevers, à Sarlat, pour de vieilles rues pittoresques, à Saint-Rémy en Provence et à Tarascon.

Les extérieurs, empruntés à nos beaux paysages du Midi, y tiennent autant de place que les intérieurs, somptueusement reconstitués avec un scrupule louable d'exactitude artistique et documentaire.

Le choix de l'interprétation était difficile. Peu d'acteurs, en effet, réalisent les qualités contradictoires qu'exigent les deux rôles de l'élégant chevalier de Lagardère, d'abord jeune, puis quadragénaire, et de l'affreux bossu. M. Gaston Jacquet a fait là une de ses créations les plus heureuses. On le cantonnait, jusque-là, dans les rôles antipathiques d'hommes d'affaires cyniques au cœur sec, tels qu'on les rencontre dans tant de films modernes. M. Jacquet a montré quelles qualités de grâce, de verve, de désinvolture chevaleresque et aussi quel don de caricature composition il possédait également. M. Desjardins, de la Comédie-Française, a donné au Régent une altière et noble figure. Déjà, dans *J'accuse* et dans *L'Agonie des Aigles*, il avait mis au service du cinéma un talent que le théâtre a consacré.

M. Marcel-Vibert, qui est un de nos meilleurs acteurs de l'écran, a joué le rôle de Gonzague non en traître de mélodrame, mais en grand seigneur souple et insinuant, unissant la ruse italienne à l'élégance française. MM. Jacques Arnna et Pré fils apportent leur fantaisie et leur fin comique aux deux inséparables Cocardasse et Passepoil. M. Hippolyte Paulet est un expressif M. de Peyrolles et M. Jean Lorette un parfait duc de Nevers.

Les deux principaux rôles féminins sont tenus par M<sup>me</sup> Claude France et M<sup>lle</sup> Nilda Duplessy. La première avait été, comme M. Jacquet, orientée par les metteurs en scène vers des emplois fort différents de la douloureuse et émouvante figure d'Aurore de Caylus, duchesse de Nevers et princesse de Gonzague. On lui faisait jouer les aventurières et les femmes fatales. Plusieurs de ses créations furent d'ailleurs très remarquées, notamment dans *Le Père Goriot*, *Pax Domine* et *Violettes impériales*. Elle est, cette fois-ci, une Aurore pleine de noblesse aristocratique et d'une double sensibilité d'épouse et de mère. M<sup>lle</sup> Nilda Duplessy, qui est toute jeune, comme l'exige le personnage d'Irène, a débuté à l'écran en 1922. C'est dans *L'Épervier*, mis en scène par M. Robert Boudrioz, qu'elle obtint un premier grand succès, que va renouveler certainement pour elle *Le Bossu*, lorsque le film de M. Jean Kemm sera présenté au public, ce qui ne tardera point.

R. B.



La « Rôtisserie du Soleil d'Or », où le jeune et écervelé chevalier Henri de Lagardère est toujours prompt à mettre la main à l'épée.

## LE BOSSU



Le chevalier Henri de Lagardère (Gaston Jacquet).

Le règne glorieux de Louis XIV est sur son déclin. Si, dans la société, les mœurs se sont assagies et policées, il est encore, aux armées et autour des armées, tout un monde de jeunes gens turbulents, aux têtes chaudes, chez qui se perpétue la tradition ancienne des aventures, des défis, des duels, contre laquelle Richelieu avait tenté jadis de réagir. L'épée règne en maîtresse dans ce milieu, d'ailleurs chevaleresque, auquel ne dédaignent point de se mêler des seigneurs de vieille noblesse et de haut rang, tel le jeune duc Philippe de Nevers, dont l'élégance, le courage et la force aux armes font fureur à Paris.

Cette renommée a le don d'exaspérer un des plus ardents de cette jeunesse écervelée, le chevalier Henri de Lagardère. A la « Rôtisserie du Soleil d'Or », le nom du duc, jeté à tout propos et hors de propos, le poursuit jusqu'à l'excoéder. L'évocation de la fameuse « botte de Nevers », du coup d'épée entre les deux yeux qui rend le duc invincible, achève de le mettre hors de lui. Il ira provoquer Nevers, afin de tâcher de surprendre le secret de cette attaque. La rencontre a lieu dans un coin pittoresque du vieux Paris. Après avoir donné galamment à son adversaire une dangereuse mais profitable leçon, Nevers lui promet une revanche. Lagardère, rentré chez lui, cherche et retrouve de mémoire le coup et sa parade. Mais, quand il retourne à l'hôtel de Nevers afin d'y demander la revanche promise, il apprend que le duc est parti pour ses terres du Béarn... et ici s'arrête cette sorte de prologue, plein de mouvement et de vie.



En haut : la première rencontre, dans un coin pittoresque du vieux Paris, du chevalier de Lagardère (de face, à droite) et de Philippe de Lorraine, duc de Nevers (M. Jean Lorette).  
En bas : le déjeuner dans la haute salle du château.



« Aurore de Caylus, dont la mantille espagnole rehausse encore la beauté... »  
(Dans le film, M<sup>me</sup> Claude France.)

Cependant, en Béarn, se prépare un drame, dont le théâtre est le château de Caylus, donjon massif dressé au seuil d'une vallée ombreuse des Pyrénées. Là, le vieux marquis de Caylus, surnommé Caylus-verrou pour la rigueur avec laquelle il sut être jadis le geôlier de sa femme, reçoit et traite Philippe Polyxène de Mantoue, prince de Gonzague, à qui il a décidé de donner en mariage sa fille Aurore. Un déjeuner a lieu dans la haute salle du château. Le vieux Caylus est digne et renfrogné. Gonzague, très insinuant, très souple, déploie toutes les séductions italiennes. Mais Aurore, dont la mantille espagnole rehausse encore la beauté, reste insensible à ces grâces et ne tarde pas, lassée et comme prise d'un malaise, à se retirer dans sa chambre.

Nous allons y apprendre la tragédie qui se noue. Aurore est, depuis près de deux ans, mariée secrètement à Philippe de Nevers. Une fille, Irène, est née de cette union. La malheureuse se trouve aujourd'hui dans l'obligation de révéler à son père son premier mariage et l'existence de l'enfant. Mais, craignant la colère du marquis et tremblant pour la vie de sa fille, elle s'est résolue à remettre celle-ci à Philippe de Nevers, qu'elle a mandé en hâte pour le soir même.

Mais l'affaire est déjà plus compliquée qu'il ne paraît à Aurore, car le prince de Gonzague, qui est un aventurier de grande envergure, a médité de loin un coup des plus audacieux. Il connaît l'intrigue et le mariage d'Aurore avec Philippe de Nevers, qui est son cousin et son ami, et il a calculé qu'en faisant assassiner Nevers, il épouserait ensuite, en la personne d'Aurore, non plus M<sup>lle</sup> de Caylus, mais... la duchesse douairière de Nevers, usufruitière des biens immenses de Philippe. La mort de Nevers a donc été décidée par lui, d'accord avec M. de Peyrolles, son âme damnée. La lettre d'Aurore,

mandant Nevers pour le soir, a été interceptée et Gonzague a combiné, dans les fossés mêmes de Caylus, un guet-apens, où Nevers ne peut manquer de tomber.

Les spadassins, stipendiés pour cette besogne, sont assemblés à l'auberge de la Pomme d'Adam, tout contre les fossés du château. Ce sont tous gens de sac et de corde, sauf toutefois deux compagnons, l'un Provençal, l'autre Normand, Cocardasse et Passepoil, anciens maîtres d'armes à Paris, et que leur malechance, plutôt que leur tempérament, a réduits, pour vivre, à de tels expédients. Ils ne cachent point d'ailleurs, quand M. de Peyrolles vient à l'auberge donner ses dernières instructions, que ce genre de travail ne leur plaît guère, et ils le montreront par la suite.

Cependant, la situation, déjà complexe, va s'embrouiller encore. Lagardère, qui a cherché par tous les moyens à rejoindre Nevers, se trouve depuis peu dans cette même vallée, où il commande une compagnie de volontaires royaux. Et Nevers vient précisément de lui fixer, pour sa revanche, le soir même et ces mêmes fossés de Caylus où l'appelle son devoir paternel. Il lui a fait porter, à cet effet, une lettre par un de ses pages, auquel les spadassins de Gonzague donnent une folle chasse jusque sous les murs du château. Si l'on ajoute à cela que Lagardère est lui-même amoureux d'Aurore de Caylus, entrevue la veille à sa fenêtre, et compte bien profiter de cette occasion pour rôder plus que de raison dans les douves, on peut prendre une idée de l'imbroglio qui va se dérouler, à partir de neuf heures du soir, dans les fossés de Caylus.

Arrivé à l'avance, dans l'espoir d'apercevoir Aurore, Lagardère s'est dissimulé sous le pont-levis. De là, il entend Gonzague résumer à Peyrolles les grandes lignes du piège tendu. Il s'agit d'abord de substituer un spa-



« Deux compagnons, l'un Provençal, l'autre Normand, Cocardasse et Passepoil... » (MM. Jacques Arnna et Pré, fils).



« Le message du duc est apporté au chevalier de Lagardère par un petit page que les spadassins de Gonzague ont poursuivi jusqu'au pied du château de Caylus... »



« Lagardère s'est éloigné, emportant dans ses bras le précieux fardeau... »



« Cocardasse et Passepoil ont reconnu en Lagardère leur ancien élève et protégé... »

dassin à Nevers, pour aller se faire remettre par Aurore l'enfant, à la fenêtre basse, puis, de tuer Nevers.

Lagardère, révolté par cette infamie, n'hésite pas. Venu pour se battre avec Nevers et séduire Aurore, il va tâcher de les sauver. Après avoir attaqué puis bâillonné l'estafier chargé de prendre l'enfant, il s'avance vers la fenêtre et prononce la devise de Nevers : « Adsum ». La fenêtre s'ouvre, Aurore lui remet l'enfant. Comme elle va parler, il lui impose silence et s'éloigne, emportant le précieux fardeau, sans oublier le parchemin scellé aux armes de Nevers et contenant des pages arrachées au Registre de la Chapelle, — l'acte de baptême de l'enfant.

Mais Nevers vient d'arriver. Il flairé un piège et croit que Lagardère est du complot. Aussi l'attaque-t-il avec furie, sans lui laisser le temps de s'expliquer, et il faut, pour l'arrêter, que Lagardère lui crie : « Allez-vous tuer votre enfant ? » Le pacte d'amitié est maintenant

scellé entre les deux hommes et Lagardère va défendre Nevers, avec quelle fougue ! contre les dix hommes, qui déjà se glissent autour d'eux. Le combat se déroule avec maintes péripéties, au cours desquelles on voit Cocardasse et Passepoil, qui ont reconnu dans Lagardère leur ancien élève et protégé, boutonner leurs épées pour les rendre inoffensives. Lagardère et Nevers seraient sans doute victorieux si Gonzague, sentant fléchir ses partisans, ne descendait lui-même dans les fossés, par la fenêtre basse, et ne frappait, par derrière, Nevers à mort.

Mais ils ne peuvent empêcher Lagardère de s'échapper, emportant l'enfant. Avant de s'enfuir, il a blessé à la main, pour le reconnaître plus tard, Gonzague masqué, et il lui crie : « Voici la fille de Nevers. Viens la prendre derrière mon épée !... Assassin... Mais je te retrouverai... et quand il sera temps, si tu ne viens pas à Lagardère, Lagardère ira à toi ! »



« Aurore, qui n'a pas quitté le deuil, partage son temps entre sa chambre et le parc du vieil hôtel ducal dont les arbres centenaires abritent le tombeau de Philippe... »



Aurore en prières.

Dix-huit ans ont passé. Tous les héros du drame vont se retrouver à Paris. Louis XIV est mort. Philippe d'Orléans est Régent de France. S'il pense encore parfois à Philippe de Nevers, qui était son ami le plus cher, c'est avec le regret que son assassin, resté inconnu, n'ait pu être châtié.

Quant au troisième Philippe, du temps de leur jeunesse commune, Philippe de Gonzague, il est au faite des honneurs et de la fortune. Il a épousé Aurore, contrainte par son père à ce mariage. Mais celle-ci a, auparavant, fait reconnaître sa qualité de veuve de Nevers et déclaré l'existence de sa fille. L'héritage de Nevers a donc été réservé jusqu'au jour où serait retrouvée cette enfant, et Gonzague n'a pu en prendre possession, ce qui apporte à son bonheur une ombre singulière. D'autre part, Aurore, qui sent confusément que cet homme fut mêlé de près au drame de son passé, vit depuis dix-huit ans à l'écart de son mari, à qui elle n'a jamais concédé même de prendre ses repas avec lui. Elle n'a pas quitté le deuil et partage son temps entre sa chambre et le parc du vieil hôtel ducal, dont les arbres centenaires abritent le tombeau de Nevers.

Gonzague, cependant, veut à tout prix accroître sa fortune. C'est d'ailleurs l'époque où les

situations s'édifient et se renversent avec une stupéfiante rapidité. Law est à son apogée et la rue Quincampoix, la rue Saint-Magloire, voisines de l'hôtel de Nevers, sont les centres d'une agitation et d'une spéculation effrénées. Gonzague a obtenu du Régent le monopole de l'échange des actions contre des marchandises et, sans respect pour le silence et la retraite d'Aurore, il livre l'hôtel de Nevers aux ouvriers qui en font une sorte d'entrepôt avec des comptoirs. Nous assistons aux enchères. Au dernier instant, lorsque Gonzague, avec une ironique insolence, vient de déclarer qu'il ne reste plus à louer que la loge de son chien, surgit un étrange petit bossu, qui, pour trente mille livres, prend la loge du chien. Sous ce déguisement, se cache Henri de Lagardère...

Proscrit, Lagardère a jadis quitté la France pour l'Espagne, emportant avec lui l'enfant de Nevers qu'il avait sauvé. Pendant dix-huit ans, il a erré, connaissant la misère. Puis il est devenu riche et célèbre à Barcelone, sous le nom de Maître Louis, armurier. Irène est maintenant une adorable jeune fille, et Lagardère qui sent croître entre elle et lui un sentiment très chaste mais de moins en moins filial et paternel, juge le moment venu de la rendre à sa mère. C'est pourquoi il est venu s'installer avec elle dans une petite maison de la rue du Chantre. Mais, craignant d'être reconnu au dehors, et voulant à tout prix approcher Gonzague qu'il suppose être l'assassin de Nevers, il s'est dissimulé sous les traits d'un bossu, semblable en tous points à celui qui fit récemment sa fortune rue Quincampoix, en prêtant son dos comme pupitre aux spéculateurs. Son subterfuge va lui permettre de s'introduire dans l'hôtel même de Gonzague. En attendant, six sur dix des assassins de Nevers ont déjà été, suivant sa promesse, tués de sa main, et il en tue deux autres encore, sous nos yeux, derrière Saint-Magloire. Il ne lui reste plus à châtier que Peyrolles, qu'il connaît, et le dernier, le chef, Gonzague, qu'il soupçonne seulement, mais se propose de confondre publiquement.

Mais il doit d'abord prévenir Aurore que sa fille va lui être rendue. Il le fait en glissant un billet dans le livre d'Heures de la princesse qui, soudain, retrouve son admirable espoir. Le lendemain, précisément, Gonzague

Le chevalier de Lagardère et Irène de Nevers (M<sup>lle</sup> Nilda Duplessy) s'avouent leur amour... »

« Le Conseil de famille s'ouvre dans la grande salle de l'hôtel de Nevers... »

doit réunir un Conseil de famille, qu'il se propose de faire statuer sur l'attribution des biens de Nevers. Aurore, qui voulait rester à l'écart, ira à ce Conseil pour y défendre les intérêts de l'enfant.

Le Conseil s'ouvre dans la grande salle de l'hôtel de Nevers. Le Roi y est représenté par le président de Lamoignon. Gonzague, après un préambule plein de dignité, déclare qu'à la suite de maintes recherches, il



« Le Régent donne, le soir même, la représentation d'un ballet, au Palais Royal... »

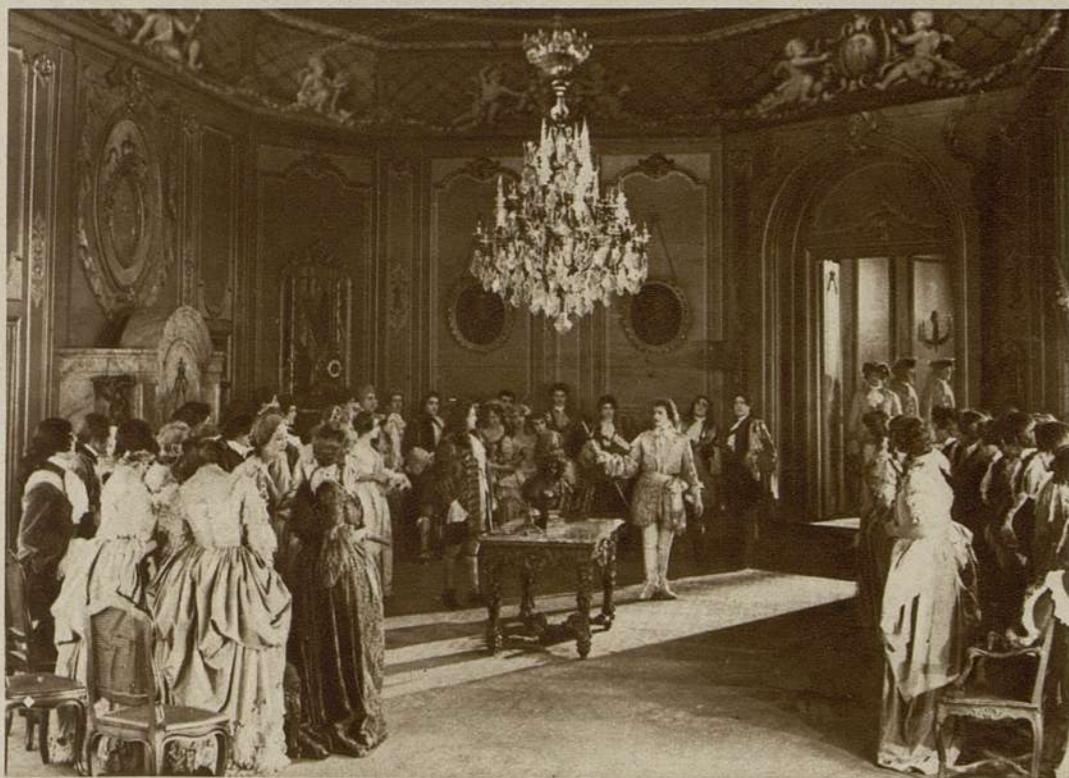


« Irène se prépare à se rendre à la fête du Régent... »

a enfin retrouvé la fille de Nevers, et donne l'ordre de l'introduire. Il s'agit, bien entendu, d'une fausse héritière, une danseuse espagnole du nom de Flor, que Gonzague, avec l'aide de Peyrolles, se propose de substituer à la véritable Irène, pour la faire ensuite disparaître et s'approprier l'héritage. Il espère qu'Aurore, par une reconnaissance publique immédiate, obtenue à la faveur de son émotion, tombera dans le piège et donnera à son imposteur une sanction officielle et définitive. Mais l'intervention du Bossu, caché derrière une draperie et

laissez-passer en blanc.

Par malheur, Peyrolles a découvert la retraite de Lagardère et d'Irène. Pendant que le Bossu s'attarde chez le Régent, Peyrolles, aidé de Cocardasse et de Passepoil, s'introduit chez Lagardère, enlève Irène et, fracturant un coffret, s'empare du précieux parchemin contenant, sous pli scellé, l'acte de baptême de la jeune fille. Si bien que, quand Lagardère retourne chez lui pour y chercher et amener au Palais-Royal Irène, qui lui a, le soir même, avoué son amour, il se trouve en



« Lagardère doit avouer qu'il ne peut rendre à M<sup>me</sup> de Gonzague sa fille, et le Régent l'oblige à lui remettre son épée... »

qui dicte à Aurore ses réponses déjoue les calculs du misérable, qui se voit forcé d'avouer qu'il n'a pas le parchemin établissant l'identité de la jeune fille qu'il a présentée. Le Conseil est remis à huit jours, pour lui laisser le temps de fournir cette preuve.

Le Régent donne, le soir même, la représentation d'un ballet, au Palais-Royal. Aurore de Gonzague, sur le conseil de l'invisible Bossu, quitte le deuil et se rend à la fête, où la voix mystérieuse lui a promis qu'elle retrouverait sa fille. D'autre part, le Bossu qui a obtenu une audience du Régent, promet à celui-ci, de la part de Lagardère, qu'à minuit, l'assassin de Nevers sera démasqué, tandis que M<sup>me</sup> de Gonzague retrouvera sa fille. Il lui demande pour Lagardère un sauf-conduit, qui rompe l'effet de sa proscription et lui permette de se montrer sans être arrêté. Le Régent lui remet un

présence de l'éroulement de tous ses rêves. « Ayez pitié de moi, mon Dieu ! s'écrie-t-il ; il va me falloir recommencer ma tâche de dix-huit années ! »

En effet, l'apparition qu'il fait, à minuit, dans le salon du Régent, tourne à sa confusion. Il doit avouer qu'il ne peut rendre à M<sup>me</sup> de Gonzague sa fille et le Régent l'oblige à lui remettre son épée. Cependant, il ose accuser en face Gonzague d'être l'assassin de Nevers, et montre sur sa main, pour preuve, la cicatrice de la blessure qu'il lui fit jadis. Mais Gonzague, avec un audacieux cynisme, déclare avoir reçu cette blessure en défendant Nevers et retourne contre Lagardère lui-même son accusation d'assassinat.

Lagardère, sur le point d'être arrêté, se met alors sous la protection du sauf-conduit signé par le Régent. Mais, presque aussitôt, il le déchire, déclarant ne prendre, de cette liberté qui lui est due, que vingt-quatre heures qui lui suffiront pour parachever son œuvre. Et il sort dans les jardins sans que personne ne s'y oppose.

Gonzague le regarde partir, avec un étrange sourire, car il a posté des assassins dans les jardins pour l'empêcher de sortir vivant du Palais-Royal. C'est ce qui arriverait, si Cocardasse et Passepoil, aussi inventifs que dévoués, ne le sauvaient et ne l'aidaient à échapper au guet-apens. Lagardère tue Peyrolles devant eux, puis feint d'être frappé lui-même à mort. Après que



Le prince de Gonzague (Marcel-Vibert) et M. de Peyrolles (Hyp. Paulet).

Gonzague, prévenu par les deux bretteurs, a cru constater en personne la mort de son ennemi, Cocardasse et Passepoil lui substituent le corps de Peyrolles, qu'ils emportent sur une civière, tandis que le Bossu gambade autour du cortège funèbre et sort ainsi, sous les yeux de Gonzague, du Palais-Royal.

Le lendemain, le Bossu, qui est censé avoir aidé les deux compagnons à tuer Lagardère, arrive chez Gonzague, chercher sa récompense. Une idée lui est venue, pour tâcher de retrouver Irène. Il feint d'être amoureux d'elle.



« ... En lui accordant la main d'Irène, le Régent le fait comte de Lagardère... »

et demande à Gonzague de lui faire épouser. Gonzague accepte avec empressement cette proposition qui lui permettra de faire disparaître à l'étranger la fille de Nevers, mariée à un individu ridicule, et il annonce la signature du contrat pour le soir même, à minuit, chez lui.

Cependant, un caillou tombé à ses pieds, avec un message, lui apprend que Lagardère n'est pas mort et que Peyrolles, à son tour, a été tué par Lagardère.

Néanmoins, à minuit, la signature du contrat a lieu. C'est une scène burlesque mais qui ne manque pas d'émotion par l'attente où elle tient le spectateur. Après maintes simagrées, Lagardère, qui s'est fait reconnaître d'Irène, signe en dernier le contrat, de son nom, puis se démasque et, l'épée à la main, aidé de Cocardasse et de Passepoil, tente d'enlever Irène à son ravisseur.

Au moment où il va être débordé, la porte s'ouvre. Le Régent, qu'accompagne Aurore de Gonzague, prévenu par un mot du Bossu, entre, et, à son aspect, les combattants se séparent. Moment pathétique : Lagardère désigne à Irène sa mère, qui l'accueille de toute sa tendresse joyeuse. Mais Gonzague relève la tête : n'a-t-il pas le parchemin ? Il le brandit, affirmant au Régent que la véritable Irène de Nevers est celle qu'il a présentée au Conseil de famille. Lagardère, alors, joue le tout pour le tout. Il feint de savoir que Nevers, avant de mourir, a tracé sur ce parchemin le nom de son assassin et il somme Gonzague de rompre, devant tous, les



Le Régent Philippe d'Orléans (M. Desjardins).

cachets. Alors, Gonzague se trouble. Si, tout de même, cela était vrai ? Dans un geste d'affolement, il tente de brûler le papier à la flamme de l'un des flambeaux. Ce geste le perd : c'est un aveu.

« Arrêtez cet homme », dit le Régent. Mais, déjà, Gonzague a bondi par la fenêtre, dans le parc. Tous l'y pourchassent. Le Régent a prêté son épée à Lagardère qui veut faire justice lui-même. La poursuite s'organise aux flambeaux. Gonzague, traqué, aux abois, se réfugie près du tombeau de Nevers. Mais des fantômes surgissent qui, lentement, le désignent du doigt, déjà marqué par la mort. Voici, enfin, que Lagardère le rejoint. Le combat s'engage. Deux épées se rompent sur la cotte de mailles que Gonzague porte sous son pourpoint. Finalement, Lagardère fait sauter

l'épée de Gonzague et frappe le traître avec cette arme qui a assassiné Nevers. Touché entre les deux yeux par la fameuse « botte de Nevers », Gonzague s'écroule au pied du tombeau. Justice est faite ! Le lâche crime commis dix-huit ans plus tôt dans les fossés du château de Caylus trouve enfin son châtement.

Il ne reste plus à Lagardère qu'à recueillir la récompense de son héroïsme et de son dévouement. L'amour va la lui apporter. Le Régent lui accorde la main d'Irène, qu'il a si bien méritée, et il le fait en même temps comte de Lagardère, en attendant le titre de duc de Nevers que, seul, pourra lui octroyer le Roi Louis XV, dès que sa majorité sera révolue.



Les deux aspects du chevalier Henri de Lagardère, en gentilhomme et en Bossu.

Films Jacques Haik, 63, Avenue des Champs-Élysées.